

FEUILLETON

Le Mal du Pays

Par M. AIGUEPERSE.

PREMIERE PARTIE

VI

(Suite)

—Voyons, comment le trouves-tu?

La jeune fille hésita encore, puis, résolument:

—Je le trouve muet, gauche, nigaud.

—Oh! nigaud... Timide, seulement, très timide, je t'avais avertie. Quand il te connaîtra...

—Quand il me connaîtra, il dira peut-être deux phrases de plus, mais il sera toujours embarrassé de ses pieds, de ses mains, de tout son corps; il aura toujours cet air absent de l'endroit où il est. Un air malhonnête, quoi!... Il... enfin, je le croyais un peu montagnard, mais infiniment mieux. Mon "mieux" ne signifie pas "de visage". Cela m'est indifférent, le visage, pourvu qu'il y ait un rayonnement d'intelligence.

La baronne Heurtel fit un geste de profonde stupéfaction.

—Mais il y est, le rayonnement d'intelligence. Roscob n'a jamais eu de meilleur élève que Jacques.

—Eh bien, les rayons restent à l'intérieur. Il me semblait que ce Jacques, dont vous parliez tous avec une admiration enthousiaste et attendrie, allait littéralement m'éblouir, moi, pauvre, par son originalité, sa science, sa facilité d'élocution. Et, rien! Je veux bien croire qu'il est étonnant, ce prodige; mais ses trésors sont bouchés à l'émeri, fermés à triple serrure, voilés aussi soigneusement que l'arche d'alliance.

—Ne penses-tu pas qu'il y a beaucoup de modestie dans...

Suzan se leva d'un bond.

—De la modestie? Je ne comprends pas. Dieu donne de la scien-

ce, de l'intelligence à un homme pour qu'il prenne un air bête?... Alors, ce seront les idiots qui auront l'air intelligent?... Pas possible! Pas possible! marraine.

—Tu ne vois pas les choses sous leur vrai jour, au point juste, si tu préfères. On raisonne un peu, mon enfant, on observe, au lieu de s'emballer.

La baronne Heurtel était très sérieuse, même triste. Suzan, rougissante, baissa la tête.

—Je vous ai fait de la peine?

—Oui. J'aime tes élans, ta franchise; je n'aime pas tes déductions erronées. Jacques serait un dandy, un parlateur, comme la plupart des jeunes gens du monde, tu le proclamerais "délicieux", sans le connaître. Il est timide, sans le connaître, tu le declares nigaud.

Un fin sourire aux lèvres, Suzan observa:

—Pourquoi demander mon avis si je ne puis dire ce que je pense?

—On pense plus sagement. Tu sais l'origine très humble de M. Orvanne, sa vie de travail acharné; il n'a pu se polir encore au contact du monde, mais il est devenu un savant et il est resté un modeste, un tendre, un croyant. Ne trouves-tu pas cela très beau?

—Très beau, marraine.

La réponse était faite sans conviction. La baronne Heurtel le sentit; donnant une tape amicale sur les joues de Suzan, elle dit, du ton à la fois doux et ferme qui lui était habituel:

—Quand tu auras un peu observé autour de toi, ma petite fille, tu verras que si c'est beau, c'est aussi très rare; tu apprécieras, alors ce pauvre Jacques, que tu sembles dédaigner. En attendant, soit gentille pour lui, car ce muet, ce gauche, ce nigaud a l'âme très fière, le cœur très sensible. Il souffrirait vite de piqures qui laisseraient indifférents beaucoup d'autres hommes. Voilà, c'est tout. Pendant que je vais écrire, continue tes arrangements de bibelots.

—J'ai fini, marraine. Si vous voulez me permettre d'aller voir May?

Une rapide expression de contrariété passa sur le visage de la baronne Heurtel.

—Vous avez des rapports bien fréquents toutes les deux. Je n'aime pas beaucoup Mine Champvallier, tu le sais bien, Suzan?

La jeune fille inclina la tête.

—Je sais, May est pourtant si bonne, si gaie, si généreuse! Je vous répéterai, marraine, ce que vous me dites au sujet de M. Orvanne; vous ne la connaissez pas.

—Elle est trop mondaine. Je te préférerais une amie plus sérieuse: Laurence d'Arnaud, par exemple.

—Une "douce"! Une "fermée"!... Nous ne sympathisons pas. May a été ma "petite mère" au couvent; de là, une foule de souvenirs communs. Permettez-moi d'aller chez elle aujourd'hui, marraine; pendant plusieurs mois, nous ne nous verrons pas. May va partir pour le Lyonnais; elle doit rester trois semaines dans la famille de son mari; puis, de là, elle ira à Nice où elle passera tout l'hiver. Cet après-midi, elle sortira ou recevra des visites, tandis que, maintenant, nous serons seules. May me reçoit à toute heure.

La baronne regarda la pendule.

—Prends Fanny, et sois exacte pour le déjeuner.

—Oui, oh! oui. Merci, marraine.

Les pas légers ne s'entendaient plus, la portière venait de retomber derrière la jeune fille, la baronne Heurtel était seule... Une minute, elle resta pensive, les yeux fixés sur les chrysanthèmes que Suzan avait enlevés précipitamment de ses boucles brunes, au départ.

"Une riche nature, murmura-t-elle; mais quelle tête chaude! Quel enfantillage! Pauvre Jacques, on ne vous apprécie pas! Mon rêve est pourtant très beau, très sage. Vous vous complétez l'un l'autre, ce serait le bonheur pour vous deux. Mais, si souvent on n'ouvre pas au Bonheur! Si souvent on passe à côté de lui sans le voir!

Et, d'un geste lent, la baronne Heurtel trempant sa plume dans l'encrier, reprit la lettre interrompue.